

Annexe

Quelques idées supplémentaires

La liberté dans le roman

La question de la liberté est devenue une question centrale chez les romanciers de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Chez Dostoïevski, chez Gide (qui se pose la question de l'acte gratuit dans *les Caves du Vatican*), chez Camus (cf. ci-dessus) et chez Sartre, on retrouve les mêmes préoccupations liées à la remise en cause de l'idée de liberté humaine...

La liberté comme miracle (Arendt)

Hannah Arendt, qui envisage la question de la liberté sous l'angle politique, conclut sa réflexion en remarquant qu'au cours de l'histoire, il existe quelques moments (assez rares) de liberté, où les conditions socio-politiques favorisent l'émergence d'une liberté particulièrement significative. Arendt parle de moments de « miracles », où l'homme dispose soudain de la capacité de *commencer* quelque chose (on pense à la démocratie athénienne, à la révolution française de 1789).



Deux concepts de déterminisme

Il faut se méfier du mot « déterminisme » comme de n'importe quel autre mot : il peut prendre deux sens très différents. En un sens métaphysique, ontologique, fondamental, le déterminisme signifie rigoureusement que les mêmes causes produisent les mêmes conséquences, autrement dit que l'effet est déterminé par la cause (la cause étant donnée, on peut en déduire l'effet). C'est en ce sens que j'ai utilisé le terme dans ce cours. En un deuxième sens, beaucoup plus courant, le déterminisme signifie que certains facteurs ont une influence telle que l'individu ne peut guère s'opposer à eux. C'est en ce sens qu'on peut se demander si le caractère est déterminé génétiquement, ou si nous sommes déterminés par notre milieu, etc.

Je tiens à attirer votre attention sur le fait qu'on peut tout à fait être déterministe au premier sens du terme sans l'être au second. La seconde thèse affirme davantage que la première ; on peut accepter la première et rejeter la seconde. On peut penser qu'il existe un déterminisme « dans le détail » sans penser qu'il existe un déterminisme « en gros ». On peut penser que le déterminisme est absolu au niveau physique, atomique, quantique, sans penser qu'il est absolu à l'échelle humaine, c'est-à-dire au niveau de la personnalité, de l'éducation, etc. Bref, en un mot, il se pourrait très bien que l'univers soit déterminé sans que le caractère ne soit déterminé par aucun *facteur simple* comme la génétique, l'éducation ou le milieu. Il suffit que la détermination soit suffisamment complexe pour qu'il n'y ait aucun déterminisme simple, c'est-à-dire aucun facteur identifiable déterminant. (Pensez par exemple aux phénomènes complexes comme la météorologie : on peut penser que ce phénomène est régi par un déterminisme métaphysique absolu ; pourtant nous ne parvenons pas à établir de lois simples permettant de dire que le climat est déterminé par tel ou tel facteur simple.)

Ces remarques sont à rapprocher de la remarque d'Alain selon laquelle déterminisme et fatalisme sont deux doctrines opposées :

On peut prédire ce qui arrivera dans un système clos, ou à peu près clos, par exemple dans un calorimètre, dans un circuit électrique, dans le système solaire, si l'on considère les positions des astres seulement. (...)

Ainsi se forme l'idée déterministe populaire, moins rigoureuse que la scientifique, mais tout aussi raisonnable. Seulement l'idée fataliste s'y mêle, on voit bien pourquoi, à cause des actions et des passions qui sont toujours mêlées aux événements que l'on remarque. On

conclut ainsi que cet homme devait mourir là, que c'était sa destinée, ramenant ainsi en scène cette opinion de sauvage que les précautions ne servent pas contre le dieu, ni contre le mauvais sort. Cette confusion est cause que les hommes peu instruits acceptent volontiers l'idée déterministe ; elle répond au fatalisme, superstition bien forte et bien naturelle comme on l'a vu.

Ce sont pourtant des doctrines opposées ; l'une chasserait l'autre si l'on regardait bien. L'idée fataliste, c'est que ce qui est écrit ou prédit se réalisera quelles que soient les causes ; les fables d'Eschyle tué par la chute d'une maison, et du fils du roi qui périt par l'image d'un lion nous montrent cette superstition à l'état naïf. Et le proverbe dit de même que l'homme qui est né pour être noyé ne sera jamais pendu. Au lieu que, selon le déterminisme, le plus petit changement écarte de grands malheurs, ce qui fait qu'un malheur bien clairement prédit n'arriverait point.

Alain, *Eléments de philosophie* (1941)

Liberté et angoisse, liberté et mort

La liberté est intimement liée à l'expérience de l'angoisse. Hegel, Kierkegaard et Heidegger suggèrent que l'angoisse naît peut-être essentiellement de la liberté. Ce qui serait angoissant ne serait pas telle ou telle chose mais notre liberté de faire le mal (Kierkegaard) ou notre liberté fondamentale d'exister et d'agir (Heidegger). Ceci est à rapprocher du lien étroit entre la liberté et la mort, que l'on retrouve aussi bien chez les Stoïciens que chez Hegel et Heidegger.



L'aliénation selon Heidegger

Dans la préoccupation pour ce qu'on a entrepris avec, pour et contre les autres, se manifeste constamment le souci d'une différence vis-à-vis des autres : soit qu'il s'agisse simplement d'aplanir cette différence même ; soit que le Dasein propre, restant en retrait par rapport aux autres, s'efforce dans leur rapport à eux de les rattraper ; soit que le Dasein, jouissant d'une primauté sur les autres, s'attache à les tenir au-dessous de lui. L'être-l'un-avec-l'autre, à son insu, est tourmenté par le souci de cette distance. Pour le dire existentiellement, il a le caractère du *distancement*. Moins ce mode d'être s'impose comme tel au Dasein quotidien lui-même, et plus tenacement et originairement il déploie son influence.

Or ce distancement inhérent à l'être-avec implique ceci : le Dasein, en tant qu'être-l'un-avec-l'autre quotidien, se tient sous l'*emprise* d'autrui. Ce n'est pas lui-même qui est, les autres lui ont ôté l'être. La discrétion des autres dispose des possibilités quotidiennes d'être du Dasein. Ces autres ne sont pas alors des autres *déterminés*. Au contraire, tout autre peut les représenter. L'essentiel, c'est seulement cette domination d'autrui, qui, sans s'imposer à toujours déjà été secrètement acquise par le Dasein comme être-avec. L'on appartient soi-même aux autres, et l'on consolide leur puissance. Ce sont « les autres », comme on les appelle pour masquer sa propre appartenance essentielle à eux, qui, de prime abord et le plus souvent, « *sont-là* » dans l'être-l'un-avec-l'autre quotidien. Le *qui* n'est alors ni celui-ci, ni celui-là, ni soi-même, ni quelques-uns, ni la somme de tous. Le « qui » est le neutre, le *On*.

On a déjà montré précédemment, comment, dans le monde ambiant prochain, le « monde ambiant » public, l'entourage est à chaque fois déjà à-portée-de-la-main et fait partie intégrante de la préoccupation. Dans l'utilisation de moyens de transports publics, dans l'emploi de l'information (journal), tout autre ressemble à l'autre. Cet être-l'un-avec-l'autre dissout totalement le Dasein propre dans le mode d'être « des autres », de telle sorte que les autres s'évanouissent encore davantage quant à leur différenciation et leur particularité expresse. C'est dans cette non-imposition et cette im-perceptibilité que le *On* déploie sa véritable dictature. Nous nous réjouissons comme *on* se réjouit ; nous lisons, nous voyons et nous jugeons de la littérature et de l'art comme *on* voit et juge ; plus encore nous nous séparons de la « masse » comme *on* s'en sépare ; nous nous « indignons » de ce dont *on* s'indigne. Le *On*, qui n'est rien de déterminé, le *On* que tous sont – non pas cependant en tant que somme – prescrit le mode d'être de la quotidienneté.

Le *On* a lui-même des guises d'être propres. La tendance de l'être-avec que nous avons nommée le distancement se fonde sur ceci que l'être-l'un-avec-l'autre comme tel se préoccupe de la *médiocrité*. Celle-ci est un caractère existentiel du *On*. C'est d'elle qu'il y va essentiellement pour le *On* en son être, et c'est pourquoi il se tient factivement dans la médiocrité de ce qui « va », de ce qui est reçu ou non, de ce à quoi on accorde le succès et de ce à quoi on le refuse. Cette médiocrité dans la pré-esquisse de ce qui peut et a le droit d'être risqué veille sur toute exception qui pourrait surgir. Toute primauté est silencieusement empêchée. Tout ce qui est original est aussitôt aplati en passant pour bien connu depuis longtemps. Tout ce qui a été conquis de haute lutte devient objet d'échange. Tout secret perd sa force. Le souci pour la médiocrité dévoile à nouveau une tendance essentielle du Dasein, que nous appelons le *nivellement* de toutes les possibilités d'être.

Distancement, médiocrité, nivellement constituant, en tant que guises d'être du On, ce que nous connaissons au titre de « la publicité »*. C'est elle qui de prime abord règle toute explicitation du monde et du Dasein, et qui y a toujours le dernier mot. Et s'il en va ainsi, ce n'est pas sur la base d'un rapport d'être insigne et primaire aux « choses », pas parce que la publicité dispose d'une translucidité expressément appropriée du Dasein, mais bien parce qu'elle ne va pas « au fond des choses », parce qu'elle est insensible à l'égard de toutes les différences de niveau et d'authenticité. La publicité obscurcit tout, et elle fait passer ce qu'elle a ainsi recouvert pour ce qui est bien connu et accessible à tous.

Le On est partout là, mais de telle manière aussi qu'il s'est toujours déjà dérobé là où le Dasein se presse vers une décision. Néanmoins, comme le On pré-donne tout jugement et toute décision, il ôte à chaque fois au Dasein la responsabilité. Le On ne court pour ainsi dire aucun risque à ce qu'« on » l'invoque constamment. S'il peut le plus aisément répondre de tout, c'est parce qu'il n'est personne qui ait besoin de répondre de quoi que ce soit. C'« était » toujours le On, et pourtant, on peut dire que « nul » n'était là. Dans la quotidienneté du Dasein, la plupart des choses adviennent par le fait de quelque chose dont on est obligé de dire que ce n'était personne.

Le On *décharge* ainsi à chaque fois le Dasein en sa quotidienneté. Mais il y a plus encore : avec cette décharge d'être, le On complâit au Dasein pour autant qu'il y a en lui la tendance à la légèreté et à la facilité, et c'est précisément parce que le On complâit ainsi constamment au Dasein qu'il maintient et consolide sa domination têtue.

Chacun est l'autre et nul n'est lui-même. Le *On* qui répond à la question du *qui* du Dasein est le *personne* auquel tout Dasein, dans son être-les-uns-parmi-les-autres, s'est à chaque fois déjà livré.

Martin Heidegger, *Être et temps*, § 27

Cependant, ce rassurement dans l'être inauthentique ne conduit pas à l'inertie et à l'oisiveté, mais pousse à la frénésie de l'« affairément ». L'être-échu sur le « monde » ne peut plus désormais [178] trouver le repos. Le rassurement tentateur *accentue* l'échéance. Du point de vue particulier de l'explicitation du Dasein, l'opinion peut désormais se faire jour selon laquelle la compréhension des cultures les plus étrangères et la « synthèse » de celles-ci avec la sienne propre pourrait conduire à un éclaircissement exhaustif et enfin véritable du Dasein sur lui-même. Une curiosité multiplie, une infatigable connaissance de tout organise l'illusion d'une compréhension universelle du Dasein. Mais au fond la question de savoir ce qu'il s'agit à proprement parler de comprendre demeure indéfinie, et même elle n'est pas posée ; pas davantage ne comprend-on que le comprendre lui-même est un pouvoir-être qui ne doit être libéré que dans le Dasein *le plus propre*. Dans cette comparaison rassurée et universellement « intelligente » de soi-même avec tout, le Dasein œuvre à une extranéation où son pouvoir-être le plus propre se retire à ses yeux. Tentateur et rassurant, l'être-au-monde échéant est en même temps *aliénant*.

Mais cette extranéation, à son tour, ne peut pas signifier que le Dasein serait facticement arraché à lui-même ; au contraire, elle conduit le Dasein à un mode d'être où l'« analyse de soi » la plus infatigable s'essaie à toutes les possibilités d'interprétations, à tel point que l'on ne parvient plus à dominer du regard les « caractérologie » et les « typologies » qui en résultent. Cette extranéation qui *referre* au Dasein son authenticité et sa possibilité, serait-ce même celle d'un échec véritable, ne le livre cependant pas à l'étant qu'il n'est pas lui-même, mais le pousse vers son inauthenticité, c'est-à-dire vers un mode d'être possible de *lui-même*. L'extranéation tentatrice et rassurante de l'échéance conduit, en sa mobilité propre, le Dasein à *se prendre* à lui-même.

Id., § 38

Quelques illustrations

Exemples

- La liberté d'entreprendre.
- La liberté de penser. Les libres penseurs.
- La liberté morale et sexuelle : le libertinage.
- L'âne de Buridan : Un âne, placé entre deux sacs de grains placés à égale distance, mourrait de faim car il n'aurait pas plus de raison de tourner la tête à gauche qu'à droite. Donc il n'y a pas de libre arbitre : aucun acte n'est possible sans un motif pour le déterminer.
- La statue de la liberté : « La liberté éclairant le monde. »



* Naturellement, il ne s'agit pas de la réclame (bien que la publicité prise en ce sens ait depuis bien longtemps dépassé sa fonction « primitive » de faire « connaître » et vendre), mais de l'espace ou du « domaine » public en général. (*N.d.T.*)

- Eugène Delacroix, *La liberté guidant le peuple* (tableau représentant la liberté sous les traits d'une femme révolutionnaire)
- Jules Lequier, un philosophe français, voulut faire la preuve de la liberté par un acte gratuit (un peu au sens de Gide) : il décida de nager vers le large, toujours tout droit, jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent, afin de mourir noyé... et il le fit. Lequier est mort, vive la liberté ! Il arrive quelquefois que les philosophes meurent pour leurs idées. Un Grec s'était suicidé à cause d'un paradoxe logique qu'il n'avait pas su résoudre (le paradoxe du menteur, que nous verrons plus tard).
- Dialogue entre un professeur et un étudiant dans les années soixante :
 - « Qu'est-ce que la liberté ?
 - Faire ce que je veux.
 - Et qu'est-ce que vous voulez ?
 - Être libre. »



Citations

- « Si Dieu n'existe pas, tout est permis. » Dostoïevski
- « Ma liberté s'arrête là où commence celle d'autrui. »
- « La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. » DDHC, art. 4
- « L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté. » Rousseau
- « L'homme est né libre et partout il est dans les fers. » Rousseau
- « La liberté ou la mort ! » Anarchistes
- « J'ai appris moi aussi que j'avais peur de la liberté. Vive donc le maître, quel qu'il soit, pour remplacer la loi du ciel. » Camus, *La Chute*.
- « Il est plus facile d'être esclave que maître. » (Hegel)
- « Il n'y a rien de plus séduisant pour l'homme que le libre arbitre, mais aussi rien de plus douloureux. » (Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, V, V : « Le Grand Inquisiteur »)